LES RÉPUBLICAINS

AUX ROYALISTES DE BONNE FOI.

Royalistes de bonne foi, qui suivez imprudemment des meneurs perfides, écoutez-nous. Vous n'êtes point nos ennemis : enfans d'une même patrie, nous avons différé d'opinions sur les moyens de fixer au milieu d'elle la paix et le bonheur ; son salut et sa gloire nous prescrivent aujourd'hui de nous entendre : nous voulons arriver au même but, pourquoi ne pas suivre la même route ? Nos vœux appellent le retour de l'ordre et de la paix, pourquoi nos moyens seroient-ils différens, quand nos désirs sont les mêmes ? Les anarchistes, de quelque parti qu'ils soient, quelles que soient leurs couleurs et leurs signes de ralliement, sont nos ennemis communs ; à vous comme à nous, ils nous ont juré la mort. Marchons donc sous les mêmes drapeaux pour les combattre, serrons nos rangs, et triomphons.

Les républicains ne sont pas les hommes du 31 mai, ni les apôtres de la terreur ; comme vous, et plus que vous encore, ils en ont été les victimes ; les tyrans n'ont demandé vos têtes, qu'après avoir fait tomber celles des amis les plus purs de la liberté ; ils ne sont

parvenus jusqu'à vous , qu'en marchant sur leurs corps mutilés ; c'est par leur mort que s'estouverte cette longue et sanglante tragédie qui a couvert la France de ruines et de cadavres. Ah! combien alors vous eussiez épargné de maux à notre malheureuse patrie, si, abjurant un systême devenu impossible, vous eussiez fait cause commune avec les amis de la république.

La république ! combien l'on a profané ce mot sacré ! ce mot qui doit aujourd'hui servir de ralliement à tous les hommes qui ont conservé dans leur cœur quelque amour du bien de leur pays ! Les infâmes ! s'ils ont osé, par la plus horrible profanation, appeler du nom de république, leur exécrable tyrannie, ce n'étoit point sans dessein, ils vous menoient à travers de flots de sang, au despotisme absolu, que dans votre aveuglement profond, vous regardez comme le terme des agitations et le commencement du repos.

La république est le règne de l'ordre et de la liberté ; sous les lois de la république, chacun jouit en paix des droits qui lui sont garantis ; plus d'arbitraire, plus de mesures tyranniques, plus d'oppression ; là, tout est à sa place ; là, tous les genres d'émulation sont offerts au génie, tous les secours qu'inspire l'humanité sont offerts à la foiblesse, au malheur ; la propriété est à l'abri des usurpations ; l'innocence trouve des vengeurs, et le crime de prompts châtiments. Ah! sans doute, cet ordre de choses qui fait l'objet de nos vœux, pour lequel le sang le plus généreux coule depuis quatre ans sur nos frontières, doit jetter l'épouvante dans l'ame des brigands:

Ils savent bien que sous un gouvernement vigoureux, leurs crimes ne resteront pas impunis, et qu'il faudra mettre enfin un terme à leurs assassinats.

Mais vous, hommes de bonne foi, vous, dont nous plaignons les erreurs; quel intérêt pourroit vous lier à leur cause; pouvez-vous mesurer, sans effroi, l'abîme dans lequel ils veulent tous nous entraîner? Osez parcourir les départemens où ils ont exercé leurs premières fureurs: ils ont renouvellé dans plus d'une commune les massacres de septembre; les jacobins du royalisme l'ont disputé d'atrocité aux jacobins de l'anarchie; par les uns et par les autres, le deuil a été répandu dans nos familles, nos propriétés ont été ravagées, nos fleuves ont roulé les cadavres de nos parents et de nos amis les plus chers. Ah! jugez par les horreurs qu'ils commettent aujourd'hui de celles dont ils couvriroient la France, si jamais ils rentroient triomphants dans son sein; qui seroit à l'abri de leurs vangeances?

Acquéreurs de biens nationaux, propriétaires d'assignats, gardes nationales, vous tous qui avez pris la moindre part à la révolution, votre perte est jurée, vos féroces ennemis ne vous pardonneront jamais. Et vous, braves armées, qui tant de fois avez humilié leur orgueil, vos phalanges indomptées seroient dispersées, la mort et l'infamie vous poursuivroient jusques dans vos foyers, il ne vous resteroit plus d'autre ressource que de fuir ce sol que vous avez tant de fois arrosé de votre sang. Vous-mêmes qui faites des vœux secrets pour la royauté, qui secondez si imprudem-

ment les efforts des jacobins du royalisme ; plébéïens insensés, vous êtes tous coupables à leurs yeux. Avez-vous donc oublié l'orgueil et les mépris de vos anciens tyrans ? Croyez-vous qu'ils vous sauroient gré de vos vœux stériles ? Malheur à vous, si vous ne leur apportez un certificat de Coblentz ou la dépouille sanglante d'un ami de la liberté. Voilà le certificat de civisme qu'ils exigent. Malheur à vous, si vos fils ou vos parents ont combattu dans les armées de la république. Malheur à vous, si vous avez porté l'habit national : bientôt, n'en doutez pas, ils feront des visites domiciliaires pour découvrir si vous n'avez pas caché quelque signe patriotique ; bientôt ils auront aussi leurs maisons de suspicion, leurs cachots, leurs pro-consuls, leurs tribunaux révolutionnaires, leur Fouquier, leur Dumas.

Royalistes de bonne foi, une constitution sagement organisée vous est offerte, un gouvernement vigoureux va garantir vos personnes et vos propriétés. Acceptez ce gage de la reconciliation universelle, il est le dernier moyen de salut qui vous reste à vous comme à nous. Abandonnez à leur honte et à leurs remords les intriguants qui, dans ce moment décisif, cherchent à vous égarer ; leurs allarmes sur la présence de nos frères d'armes décélent leurs desseins. Ne croyez pas à ces hypocrites appréhensions sur la liberté des suffrages : ce prétexte ne peut plus couvrir leurs vues criminelles. Ces troupes ont-elles été appelées pour le moment de l'acceptation de la constitution ? Nos armées ne sont-elles pas présentes dans presque toutes les communes?

Et faut-il, pour leur laisser la liberté des délibérations, faire évacuer le territoire de la république ? Ces troupes ne sont-elles pas employées depuis cinq mois à protéger l'arrivage des subsistances, à faire la police dans Paris, qui, dans ce moment n'a aucune garde soldée ? N'ont-elles pas avec vous vaincu l'anarchie ? Eh quoi, Paris renferme plus de deux cens mille hommes armés, une artillerie formidable ? et Paris trembleroit devant quatre mille hommes ? Et Paris ne seroit point libre, parce qu'une force armée, dans laquelle il n'est presque aucun de nous qui ne compte un frère ou un ami, concourt à maintenir l'ordre dans les environs de cette commune ? Avons-nous oublié qu'au 14 juillet nous avons pris la bastille, en présence d'une puissante armée dirigée contre nous par le despotisme ; et quatre mille de nos frères qui ont versé leur sang pour la défense commune, jetteroient la terreur dans les assemblées primaires ? Le piège est trop grossier. Misérables faiseurs d'intrigues, retournez dans vos cotteries, conspirez dans vos sallons ; ce ne sont pas vos débiles mains qui arrêteront le char de la révolution lorsqu'il arrive au bout de la carrière.

Le systême de ces misérables se développe tout entier, dès que l'on daigne examiner leur conduite. Voici comme ils ont raisonné ; éloignons les défenseurs de la patrie des murs de Paris : ces hommes sont incorruptibles, et ne serviront pas nos projets. Fesons renouveller la convention en entier : nos amis seront nommés par notre influence ; nous le serons nous-mêmes ; il nous sera bientôt facile de dé-

montrer au peuple, que la constitution ne peut marcher, qu'elle a été faite par des mains impures, et qu'il est indispensable de nous investir du pouvoir constituant, pour fixer enfin les destinées de la France; nous dévouerons comme terroristes à l'indignation publique, tous les membres de la convention indistinctement. Le peuple, après trois constitutions successivement anéanties, ne trouvera plus d'autre ressource, que dans l'ancien régime, il le demandera. Après quelque feinte résistance, nous paroîtrons céder à son vœu, et nous voilà arrivés au but que nous nous sommes proposé depuis long-temps.

Français, ce projet que nous vous dénonçons, n'existe que trop réellement; on veut vous ramener à la servitude à travers cinquante années de guerre civile. Ce projet, plus d'un citoyen pourroit citer le lieu où il a été développé, les hommes qui l'ont conçu, les hommes qui se sont chargés d'en préparer l'exécution.

Le salut de l'état, le maintien de la constitution, tout nous fait une loi de conserver dans le corps législatif prochain, les deux tiers des membres de la convention actuelle.

Craignons de nouvelles agitations, et les horreurs d'une révolution nouvelle. D'ailleurs, tous les hommes qui composent cette convention nationale, tant calomniée, sont-ils donc tous coupables? un grand nombre d'entre eux ont été les victimes de la tyrannie, les autres l'ont abattue, et ont rendu la vie à des milliers de citoyens. Ceux-ci ont marché à la tête de nos colonnes victorieuses, ceux-là ont ranimé dans nos départemens, l'industrie et les arts. D'autres enfin, obligés pendant dix-

huit mois, de courber la tête sous le joug le plus affreux, imploraient vainement dans le silence, le terme de l'égarement du peuple, qu'il n'étoit pas alors en leur pouvoir de sauver, et qui se précipitoit lui-même sous le fer de ses bourreaux. Ceux d'entre eux qui ont eu la généreuse hardiesse d'élever le voix en faveur de l'innocence, n'ont-ils pas été assassinés au milieu des cris de joie de ce même peuple qu'ils vouloient venger.

Les artisans de la terreur, les complices de Robespierre sont déjà montés sur l'échaffaud, ou sont dans les fers. Si d'autres siégent encore dans la convention nationale, les assemblées électorales en feront justice.

En vain invoquera-t-on les principes; les principes ne sont pas violés, puisque c'est au peuple qu'il est réservé de prononcer sur cette mesure commandée par le salut de la patrie et des circonstances extraordinaires.

Français, vous tous que l'ambition et la vengeance n'égarent point; vous qui voulez enfin goûter le repos, après tant d'orages, réunissez-vous tous autour de la constitution; assurez les moyens de la mettre sans péril en activité, et garantissez son existence, par la mesure indispensable qui vous est indiquée; et vous qu'une opinion différente a jusqu'ici éloigné de nous, nous vous tendons les bras; le crime n'a pas souillé nos mains, et nos cœurs sont purs comme la liberté, que des brigands ont voulu envain deshonorer. Mettez un terme à vos méfiances, et connaissez mieux vos intérêts: vous pouvez vous sauver avec nous, sans nous, vous périrez.

Nous venons de nous expliquer franchement;

nous devons vous découvrir notre âme toute entière. Si, par impossible, la France honorée par tant de triomphes, abjurait sa gloire et son indépendance; si la monarchie pesoit de nouveau sur notre sol, il reste encore de grandes ressources aux républicains; douze cents mille braves sont sur nos frontières. Ceux-là ne capituleront jamais avec les tyrans; jamais on ne les verra mendier aux portes des palais des rois, le prix du sang qu'ils ont versé en les combattant. Eh bien! nous irons nous jetter dans leurs bras, emportant avec nous nos armes, notre courage et la liberté. Nous saurons au milieu de l'asservissement général, nous créer une patrie; si des tyrans osaient encore nous attaquer dans notre glorieuse retraite, ils connaîtront ce que peuvent des hommes décidés à périr; ils ont déjà fait l'expérience du courage des soldats de la liberté. Cette colonie d'hommes libres, cette vendée républicaine, trouvera de puissans auxiliaires. Malheur à quiconque voudra la désunir; malheur à qui viendra l'attaquer.

Royalistes de bonne foi, ouvrez donc les yeux; vous êtes pressés entre les fureurs des émigrés, et le désespoir des républicains. Les émigrés, après une longue guerre civile, vous donneront le despotisme; après les orages de six années de la révolution, nous vous offrons la liberté : Choisissez.

De l'Imprimerie du journal de l'AMI DES LOIS, rue Denis, maison Chaumont, n°. 18.